

RADICALISME EN SUISSE

— On lit dans l'*Impartial du Rhin* :

« La radicalisme qui, à cette heure, se montre à découvert en Suisse, révèle au monde les hideuses tendances de ce parti désorganisateur. Deux journaux, publiés à Lausanne en allemand, lui servent surtout d'organes. L'un, rédigé par M. Maar, sous le titre de : *Feuilles du Temps actuel pour la vie sociale*, paraît consacré spécialement à la propagation de l'athéisme ; c'est son drapeau avoué et l'objet de ses principaux articles. Selon ce journal, « la foi en Dieu est la source de tous les maux de la société, et le véritable désir de la liberté ne commence qu'avec l'athéisme. » L'autre, rédigé par M. Becker, et dont la publication a commencé au mois d'avril sous le nom de : *Joyeux Messager du Mouvement religieux et social* est l'organe officiel des sociétés communistes. Du reste, la différence entre ces deux journaux est plutôt dans la forme que dans le fond : tous les deux sont *communistes athées*. Selon M. Becker, « il n'y a pas d'autre Dieu que l'humanité elle-même ; ce Dieu est imparfait, parce que l'humanité est imparfaite. »

« *Les Feuilles du Temps actuel pour la vie sociale* s'annoncent comme destinées directement et principalement aux associations d'ouvriers de la Suisse. Les doctrines de ce journal se résument en deux idées : abnégation absolue de toute espèce de religion ; destruction violente de l'état social. Les questions sociales sont traitées à ce double point de vue.

« Le premier numéro contient un article d'Edgar Bauer, intitulé : *L'Etat et le Christianisme*. Il débute ainsi :

« L'homme ne peut être qu'une chose : Il est fils de la terre ou fils du ciel ; s'il est fils du ciel, il est chrétien ; s'il est fils de la terre, il est citoyen raisonnable, il est homme. » L'article entier n'est que le développement de cette idée, que le christianisme et l'Etat sont incompatibles. « Celui qui veut concilier l'homme et le chrétien, dit Edgar Bauer, ne connaît pas l'homme véritable. » Il conclut ainsi : « L'homme doit d'abord redevenir *sauvage* pour redevenir quelque chose. » Au troisième numéro, nous lisons un fragment intitulé : *Des Prêtres de l'Eglise et de la Religion*, dans lequel l'auteur démontre qu'il est absurde de se plaindre du pouvoir des prêtres en laissant subsister la religion. Une religion, quelle qu'elle soit, ne peut pas subsister sans une Eglise, l'Eglise sans des prêtres : il n'y a donc qu'un remède *radical*, c'est d'effacer jusqu'au nom même de la religion. Ceux qui veulent conserver le nom, parce que le peuple y tient, commettent une grande erreur. Il n'y a pas de nom sans idée. La religion n'est autre chose qu'un effort pour se préparer à vivre dans un autre monde inconnu, qui n'existe pas. Si le peuple tient encore au mot, c'est que les ennemis de la religion manquent de courage pour l'attaquer franchement. Le principal obstacle au progrès est le manque de courage.

« Un autre numéro commence par un petit article : *Les Jésuites et la Société*, dont voici la substance : « L'Europe est au commencement d'une révolution religieuse ; partout on veut s'affranchir de l'Eglise ; c'est le premier pas vers l'affranchissement de tous les préjugés... Dans le combat contre le jésuitisme, qui est la perfection de toute théologie, les forces apprennent à se connaître. Le cours des événements brise le pont croulant du soi-disant progrès légal ; et le droit naturel, savoir le droit du plus fort, triomphe sur le soi-disant droit public. Le peuple de Lausanne comprend ce dont il s'agit. Au cri des Suisses *A bas les Jésuites !* il répond par le cri *A bas les mômiers !* (piétistes.) En effet, que font-ils les uns et les autres ?... Ne leurent-ils pas également le peuple fidèle avec des traites sur le ciel ? Malheureusement nous n'avons aucune preuve de la solvabilité du cèleste banquier. Faut-il donc s'étonner si les fidèles finissent par s'impatienter, se tournent contre les caissiers du ciel, et comme le maître de la maison, le bon Dieu, ne se montre pas, s'ils mettent sa banque en pièces et renvoient ses commis ? »

« L'imminente révolution qui se prépare est tout entière dans ces mots : « Hors de l'homme point de salut. » Pour qu'elle commence, cette révolution, pour que l'homme redescende enfin des nuages du ciel, il faut que chacun de vous saisisse cette pensée dans toute son étendue et qu'il en pénétre sa vie ; avant tout, il faut déraciner l'ennemi intérieur, le sentiment d'une puissance supérieure à l'homme, cet escabeau du trône, de la chaire, du confessionnal... Le résumé de l'égarement humain est la soi-disant religion, appelée parmi nous christianisme. A supposer qu'il existe réellement un être pareil à ce qu'on appelle Dieu, nous serions absolument incapables de le reconnaître, car pour le connaître il faudrait l'égaliser... Pourquoi tant de paroles ? Ah ! nous ne perdions pas un mot sur ce sujet si la foi en Dieu, si par dessus tout, la croix chrétienne n'était pas l'épine qui fait suppurer la société.

« La fin de l'esclavage approche quand l'esclave se sent esclave ; il le sent aujourd'hui, mais pas assez ; tous les discours sont vains sans la colère ! Toute tendance intellectuelle doit se réaliser dans la pratique... Montrons tout d'accord comment l'athéisme devenant pratique, quelle révolution, quelle société nouvelle en doit sortir. Prouvons, en un mot, que, dans notre temps, encore si tristement infecté de christianisme, le véritable désir de liberté ne commence qu'avec l'athéisme. »

« Voilà où en est venu le radicalisme en Suisse. Au XVIIIe siècle l'athéisme se cachait sous un beau vernis d'éloquence et de style plus ou moins élégant ; le cynisme de ce temps fameux conservait encore quelque chose de masqué comme les mœurs de cette époque. Aujourd'hui les phrases pompeuses et les déclamations de Diderot et d'Helvétius sont rem-

placées par le style et les pensées sauvages que nous venons de citer. Et tout cela s'adresse au prolétaire, à la masse d'ouvriers qui ne raisonnent qu'avec leurs bras et se chargent ainsi d'appliquer de pareils systèmes ! »

Univers.

BULLETIN.

Bénédiction solennelle de cloches à Boucherville. — Election de Dorchester. — Suite et fin du résumé de la mission de Temiskaming.

— Nous sommes prié d'annoncer que mardi prochain, le 16 du courant, aura lieu, à Boucherville, la bénédiction solennelle de quatre cloches. La cérémonie commencera sur les neuf heures du matin.

— Le *Journal de Québec*, du *no. 1*, et le *Canadien*, du 10 du courant, s'accordent à annoncer que l'élection de Dorchester est terminée en faveur du nouveau Solliciteur-Général, M. And. Tachereau. Quoique l'état officiel des différents polls ne fût pas encore connu, on donne à entendre qu'il doit avoir été élu par une immense majorité sur son compétiteur, M. Patton.

— Voici la fin de la lettre du R. P. Laverlochère, dont nous avons publié la première partie dans notre dernier numéro :

« Nous fimes à Abitibi 14 jours de mission. C'est là surtout, Monseigneur, que j'ai eu lieu d'apprendre que tout instrument, quelque faible qu'il soit, est bon dans la main de Dieu. C'était la mission de ce poste que je redoutais le plus, vu que le dialecte est bien différent de ceux des autres tribus : eh bien, Monseigneur, c'est dans ce poste que j'ai éprouvé le plus de consolation. Ce n'est donc pas à moi à me glorifier, *non nobis, Domine, etc.* je n'ai fait que recueillir ce que mes dignes prédécesseurs y avaient semé. J'y ai trouvé un grand pas de fait vers la tempérance. Depuis l'année dernière, 55 s'y sont fait agréger. La première fois que je leur en ai parlé, le plus fameux ivrogne de l'endroit s'est fait inscrire le premier. Depuis un an il n'avait pas goûté de rum. Votre Grandeur n'ignore pas que l'ivrognerie est leur vice capital. Cette chrétienté est encore peu nombreuse, mais ce qu'il y a, est généralement très-bon : à quelque heure de la nuit que je me levasse, je les entendais prier, chanter et réciter le chapelet. Le manque de chapelle a été jusqu'ici un obstacle à leur instruction. Grâce à la générosité de sir George Simpson, gouverneur de l'hon. Compagnie, on a déjà préparé le bois pour en construire une de 30 pieds sur 25, trop petite sans doute pour une population de plus de 400 âmes qui visitent ce poste ; mais qui offrira du moins un abri à la majeure partie. C'est le bois de construction qui manque. Nos chers néophytes ont un désir extrême de la voir vite achevée. Il serait à souhaiter qu'un ouvrier montât l'hiver prochain pour qu'on pût être à l'abri à l'époque de la mission. Environ 150 personnes ont constamment assisté aux instructions. Nous y avons baptisés 19 enfants et adultes. Parmi ces derniers, j'en dois citer un, Monseigneur, qui, par des efforts vraiment inouïs, a fait, on peut le dire, violence au ciel ; car peu de jours avant son baptême, j'eus pensé nullement qu'il pût avoir de longtemps une telle faveur. C'est ce Sauvage dont j'avais baptisé la femme à Temiskaming, ivrogne célèbre, qui jusqu'ici avait non-seulement montré de l'indifférence pour la religion, mais qui, au rapport du bourgeois et de plusieurs autres étonnés de son changement, semblait la tourner en dérision pour s'enivrer plus à son aise. « Je ne veux pas embrasser la Religion de la prière, » disait-il au Bourgeois, « parce qu'alors je ne pourrais plus boire. » Le ciel, dans son incompréhensible bonté, lui a envoyé une maladie qui, bien que légère, le retenait toute la journée dans sa tente, et c'est là que j'ai pu le voir et lui faire naître le désir du baptême. La première fois que je le vis, il était dans sa cabane avec sa femme autrefois ivrognesse comme lui, mais qui, voyant ses enfants et presque toutes ses compagnes chrétiennes, avait quelques désirs momentanés d'être baptisée, et savait passablement ses prières. Je demande au vieillard s'il ne désirait pas être baptisé, il ne daigne pas même me répondre. Je fais la même question à la femme qui me dit qu'elle ne veut pas l'être sans lui. Je tâchai alors de leur faire ressentir, du mieux que je pus, le terrible malheur qui les menaçait s'ils ne changeaient de conduite et mouraient sans baptême. Le Seigneur daigna bénir mes paroles ; bientôt je trouvai la femme entièrement changée, employant tout son temps à s'instruire, à faire l'aveu de ses fautes, me demandant avec instance la grâce du baptême que je crus devoir lui conférer la veille de notre départ de Temiskaming. J'eus soin aussi de lui faire comprendre l'obligation qu'elle avait contractée d'instruire son mari que j'avais eu la satisfaction de voir revenir à de meilleurs sentiments. Elle me le promit et tint admirablement parole. Le matin du jour de notre départ de Temiskaming, ils vinrent tous les deux de grand ma-